

**FUREUR DE LIRE
2001**

LA VILLE

Société Genevoise des Ecrivains

GENEVE : UNE VILLE ET SES FACETTES

Une ville, n'en déplaise à certains grands «concepteurs» de la première moitié du XXe siècle, ne se réduit pas à un espace architectural bâti, ordonné pour le stockage et la circulation des personnes et des marchandises : les écrivains de ce même siècle en ont apporté témoignage, et en particulier pour une ville comme Genève, qui a survécu sans trop de dommages aux profonds bouleversements urbanistiques que la guerre, bien souvent, ou les utopies modernistes ont engendrés.

Une ville, ça peut être du texte, déjà, par les inscriptions qui la parcourent, sur les bâtiments, les monuments ; la littérature s'en nourrit, mais elle se nourrit aussi de littérature, comme Genève le prouve encore avec ce quartier rousseauiste qu'est Saint-Jean. Elle a son lexique, de même : difficile de ne pas interroger les noms de ses rues, à l'instar de **Louis Moutinot**, pour remonter le temps à travers eux.

Elle peut être également une étape dans l'existence d'un individu : marquer un changement dans le rapport à la vie, aux choses parfois les plus simples (du lait !) : c'est le cas pour **Colette**, lorsqu'au sortir de la guerre elle vient se refaire une santé à Genève.

La même guerre a engendré son flot de réfugiés : l'Autrichien **Robert Musil**, mal accueilli par Zurich et ses confrères alémaniques, a cherché à retrouver à la fois une assise et un nouveau souffle aux Crêts de Champel, près des coqs à crêtes mais sans voix ; c'est hélas là qu'il est devenu muet lui-même, disparaissant trop tôt, en 1942.

Lieu de convalescence choisi par l'une, lieu d'exil imposé à l'autre, Genève sera pour un troisième la ville où il est né, où il demeure encore. Les lieux que décrit **Luc Weibel** font partie du quotidien, ils seraient à la limite du banal si l'écrivain n'allait pas à leur rencontre avec un regard scrutateur, qui s'efforce d'épuiser tout ce que jour après jour, sous une apparence immuable (et trompeuse), ils nous proposent. Mais c'est indépendamment de cette volonté d'examen et d'inventaire, que l'inattendu peut éclater tout à coup dans ce décor, comme un démenti violent à la calme surface des choses.

Avec **Jacques Chessex**, ce sont de tout autres déflagrations qui font d'une rue un espace soudain à part : le «tintamarre» des guinguettes dans une cité qui recherchait plutôt le silence ; la vie nocturne d'une rue des plaisirs qui tranche avec ces quartiers résidentiels où aucun bruit n'était censé se faire entendre après 22 heures...

La ville, ici, se fait attachante, elle nous offre quelques lieux qu'un Le Corbusier se serait sans doute réjoui de voir rasés, mais qui savent réveiller les sentiments par tout ce qu'ils ont précisément de vieillot, de sale, par le mauvais goût et la misère même dont ils témoignent.

C'est un quartier à l'extrême opposé de celui de la rue des Etuves, qui a vu grandir **Nicolas Bouvier** : mais les hôtels particuliers de la Vieille-Ville où s'est déroulée son enfance, si loin des terres parcourues ensuite, de Yougoslavie en Iran, de Ceylan au Japon, n'en sont pas moins ancrés dans le coeur de ce grand voyageur par de profondes attaches.

Genève, à l'inverse, fut un lieu de passage, de *transit*, pour un **Michel Butor** qui venait y donner ses

cours à l'Université, hebdomadairement - un saut depuis Nice, dans les premiers temps ; mais toujours une escale, plus ou moins obligée, dans le quadrillage de la planète auquel il se livrait.

Nulle rupture : Genève est un point sur le globe, au même titre que Paris ou certains endroits du Canada, du Mexique, du Japon ou d'Égypte - et entre eux des fils établissent des rapports, dans la continuité.

Jean Marteau, tout au contraire, met l'accent sur la division, le clivage, au sein de la ville, quand s'y affrontaient radicaux et «cléricaux»; et l'on peut s'amuser à confronter son texte à celui de Butor, le premier s'en prenant à l'«abominable» Maison des Paons que le second déclare admirer, à l'inverse, avec «ses coulis modern-style». L'apaisement est venu avec le temps, les goûts architecturaux d'une époque peuvent ne plus susciter la hargne d'un auteur dont l'esthétique personnelle est pourtant toute différente.

Le conflit entre Rousseau et d'Alembert autour de la question du théâtre à Genève paraît lui aussi dépassé, quand on voit **Rilke** s'enthousiasmer pour l'action des Pitoëff («Ça, c'est du théâtre»). De même, au niveau confessionnel, le catholique converti qu'est **Julien Green**, au sortir de Notre-Dame (l'église genevoise) renvoie plus ou moins dos à dos ses coreligionnaires et les protestants, Paris et Genève.

Il n'y a guère que l'Argentin **Hector Bianciotti** qui veuille rallumer les antiques hostilités en opposant le «juste» Borges à Calvin, «émanation du Mal». Mais son très grand aîné, en choisissant de venir mourir dans la ville où il avait fait ses études, montrait bien le caractère absurde d'un tel manichéisme, et qu'il n'est pas même nécessaire d'attendre la tombe pour que sombrent ces antagonismes d'un autre âge, dans une Genève dont la

richesse est, depuis longtemps, sa diversité.

Or c'est bien la diversité des approches d'une même ville que la Société Genevoise des Ecrivains voulait mettre en évidence par la réunion de ces quelques textes.

Guy Poitry

UN HOMME DE THEATRE

Lettre à la princesse de Thurn et Taxis

Genève (hôtel Les Bergues)
ce 19 août 1920 (jeudi)

Ma chère Princesse,

Je suis d'une inconcevable légèreté - à Genève depuis quinze jours, je n'arrive pas à repartir. Quatre jours - je m'étais accordé quatre jours pour prendre congé d'ici, mais depuis lors, il y a toujours un nouveau prétexte de retard, et de mon côté une disposition à céder. Ce n'est pas Genève à elle seule, c'est sa puissance évocatrice de Paris, qui le réalise presque par le jeu de la lumière grisâtre, où les robes claires, les plans d'un visage reçoivent cette même suavité qui fait toute la fugitive séduction de maintes saisons parisiennes. Il faut bien que ceci soit vrai, jamais Genève n'était aussi belle; le lac à perte de vue, avec ses voiles latines, les quais et les grandes « campagnes » genevoises tout au long de ces rivages, aux arbres superbes. Je ne saurais dire pourquoi, mais j'ai le sentiment que tout cela, il me faudrait l'accueillir aussi ouvertement que si c'était là

pour longtemps, quelque chose d'ultime, car le retour se présente, Dieu m'assiste, sous un jour sombre [...]. Lorsque avant-hier, dans la nuit, je rentrais chez moi par le quai du Mont-Blanc, d'où me venait le souffle du lac, trois hommes vinrent à ma rencontre, et de l'un d'eux s'élevait la voix vigoureuse qu'il me fallait bien prendre pour celle d'un compatriote : «... *ani zrno*, disait-il justement, *a my muzeme jist kazdy den*» - Ah, ces résonances, ce fut alors que maintes choses tombèrent dans mon cœur, de celles que l'avenir me réserve [...]

Le pire, c'est qu'ici dès le premier instant, j'ai compris qu'au lieu d'aller à Locarno, c'est ici même que j'aurais dû passer l'hiver en dépit de la *bise* [...]. Outre les Salis, je vois presque tous les jours les Pitoëff, vous savez, ce Russe qui a créé ici ce merveilleux théâtre, avec la tentative et la réussite duquel je me solidarise d'une façon si immédiate. Pour la première fois, je reconnais le «travail» de l'acteur dans cette centralité, cette indépendance et cette grandeur, où, à l'intérieur d'un autre domaine de création, le travail de Rodin vivait de sa magnifique et pure indépendance - et c'est également une joie que d'éprouver la manière dont une capacité, qui agit ainsi sans réserve à un endroit déterminé, prend possession de l'univers de façon inattendue, et le rend inépuisable, à partir de son centre de création. Hier nous avons discuté d'une très belle pièce, et il faut voir Pitoëff, avec quelle

puissance visionnaire il pénètre le «scénario», les paroles d'un auteur ; tandis qu'il souligne un détail, le banc imaginaire d'où il vient de se lever, le mur d'où il s'éloigne, surgissent pour ainsi dire, sous son regard. *Ça, c'est du théâtre*, je n'en ai jamais vu de pareil. Si je pouvais m'arranger je passerais une année à travailler auprès de Pitoëff, j'assisterais à toutes ses répétitions: - la force géniale n'est-elle pas, en effet, l'unique réalité qui nous saisit et nous concerne, et que de choses ne pardonnerait-on pas au monde d'aujourd'hui, pour semblable sûreté d'agir, à l'oeuvre à un endroit quelconque, de façon décisive et heureuse. [...]

Rainer Maria Rilke

LES COQS DE CHAMPEL

Robert et Martha Musil à Barbara Church

<4.V.41>

Chère Madame,

Nous avons quitté aujourd'hui notre ancien appartement, qui évoquait des jours meilleurs et révolus, faisant ainsi comme presque tout le monde : quelque peu changer en pis. Nous habitons désormais comme Roméo et Juliette pourraient le faire dans un théâtre de marionnettes, tout seuls dans une maison «genre tour» qui contient quatre chambres de poupées et, bizarrement, une salle de bain calculée pour des adultes et qui fait penser à la nage sur le dos, parce qu'on voit à travers le toit le ciel bleu et des nuages blancs, très blancs. Quand on a oublié, *horribile dictu*, ses chaussettes, il faut descendre d'un étage ; quand on arrive en haut avec elles, on doit redescendre deux étages jusqu'au rez-de-chaussée où se trouve, vraisemblablement, la corne à chaussures. Nous avons eu du mal à dénicher un pareil logement à Genève ; mais le manque d'argent joue un rôle décisif dans l'histoire de plus d'une découverte. En a joué un

aussi dans notre cas mon besoin de tranquillité, apparemment satisfait désormais ; car les rues les plus proches s'appellent déjà, fort symboliquement, *Bout du monde* et *Le grand Fin*¹ . Si vous et votre mari avez encore gardé quelque souvenir du Genève «passé de mode dans la gentry», vous aurez deviné que nous avons trouvé asile au voisinage des *Crêtes de Champel* ; et notre nouvelle adresse, plus jolie que la précédente, est : Genève, Champel, chemin des Clochettes !

[...]

Vous me questionnez sur Genève. Que pourrais-je vous dire qui ne parût, après votre randonnée en auto, une matinée d'enfants pour vieux Lilliputiens ? Une chose peut-être. Vous savez que cette ville, avant d'avoir perdu son importance commerciale, a été assez fière, et qu'elle a gardé de cette époque, jusqu'à nos jours, quelque chose comme une mentalité de grands négociants vêtus un peu à l'ancienne mode. C'est ainsi qu'il y a ici un petit quartier de villas où... les coqs n'ont pas le droit de chanter. Le règlement l'interdit. En dénonce-t-on un, son propriétaire doit payer une amende. Pour qu'ils puissent tout de même remplir leur office de coqs, on pratique une opération sur leurs cordes vocales. Je ne connais pas un endroit au monde

¹ En français dans le texte

où existe une loi aussi cruellement distinguée pour protéger, de surcroît, non pas un hôpital ou une institution de ce genre, mais le repos de l'aristocratie. Nietzsche dit que tout ce qui est distingué est cruel ; mais j'aime Genève pour cet état d'exception que lui ont laissé ses lois dans le monde des haut-parleurs et des agressions contre la pensée ; car le hasard a voulu que, sans m'en douter, j'aie loué justement dans ce petit quartier. Malheureusement, tout ne va plus comme il faudrait. Les villas sont mises en vente, les nouveaux venus ignorent l'ancienne distinction et l'éthique change. La nouveauté s'insinue partout, elle a la bonne conscience pour elle en invoquant le fait que ce qui se mange est le sûr fondement de toutes les valeurs supérieures, alors que celles-ci ne le sont que de l'inquiétude. C'est pourquoi l'on a partiellement transformé le beau parc de la Grange lui-même en vaste champ de pommes de terre, et le parc Bertrand s'en fait l'émule [...]

Robert Musil

LA HAUTE VILLE

Je suis né en mars 1929 au Grand-Lancy, tout près de Genève. J'ai donc eu la chance de passer mon enfance à la campagne. J'allais jouer au préau de l'école voisine avec de petits costauds tout rouges qui s'enculaient dans les haies et me lançaient des cailloux. C'était un peu la guerre des boutons. Sous l'école, il y avait un grand pré qui descendait vers une minuscule rivière bordée de saules. Comme dans un tableau de Breughel. La maison elle-même était une vieille ferme genevoise que mes parents avaient aménagée d'une façon tout à fait bourgeoise avec, à l'étage du bas, de grandes bibliothèques et un piano. Elle était entourée d'un immense jardin, du moins pour un enfant de ma taille, et de grands arbres. Beaucoup de charme et de poésie.

Quand j'ai eu six ans, on m'a mis à Genève dans une école privée religieuse, et je devais faire tous les trajets en tram, avec des changements. On m'avait confié à une vieille marchande de journaux qui était toujours à la Place Bel-Air, pour qu'elle me fasse prendre le bon tram. Et puis, comme remonter à Lancy posait trop de problèmes, un jour par semaine je mangeais chez mon parrain, un jour à l'école - très mal -, un jour chez mon grand-père paternel,

professeur de Lettres illustre qui avait fait découvrir Amiel et habitait un somptueux appartement de la rue des Granges.

Au moment du collège, où il n'est plus question d'arriver en retard, mes parents se sont établis à la rue Sénebier, dans un appartement dont je n'ai pas un bon souvenir parce que je vivais la pire époque de mon adolescence. J'étais à la fois cancre, indécis, pas pressé du tout d'entrer dans le monde adulte, mais forcé d'y entrer tout de même.

J'ai bien meilleur souvenir de l'appartement que mon père a pris ensuite. [...] C'était une période très heureuse. L'appartement de la Cour Saint-Pierre était superbe, avec de ravissantes boiseries du XVIIIème et des pièces très vastes. Architecturalement, la Cour Saint-Pierre est une merveille. Nous donnions sur ses grands tilleuls. Comme mon père recevait énormément d'étrangers, j'ai vu défiler tout un monde. Lorsqu'il trouvait quelqu'un intéressant, il l'invitait. En quoi, il n'était pas du tout genevois. Ça lui faisait plaisir de montrer un appartement typique d'une certaine aristocratie genevoise du XVIIIème, et cette vue ravissante. Je suis d'ailleurs très reconnaissant à mes parents d'avoir toujours été hospitaliers. [...] J'ai donc eu la chance de grandir dans un milieu parcouru par toutes sortes d'influences culturelles. Mais pour en revenir à la Cour Saint-Pierre, j'avais une très

jolie petite chambre du côté du Perron avec une cheminée. Le seul inconvénient que j'aie trouvé à ce logis était que l'année était rythmée par les douze chansons du carillon, ce qui lui donnait quelque chose d'inéluctable. Le temps avait une manière de passer avec laquelle on ne plaisantait pas.

Dans le quartier, c'était la vraie vie citadine, avec ses bons côtés et les nombreux petits commerces de la Grand-Rue et de la Cité, maintenant remplacés par des galeries de peinture et des boutiques de chiffons dégriffés que des dames ont reçues de leur mari médecin. A l'époque, il y avait des cafés avec leurs pochards de service, de très bonnes brasseries, des bistrotts houleux comme «Les Antiquaires». C'était vivant. L'Europe venait d'être libérée, beaucoup d'Américains d'origines sociales très mélangées venaient faire ici leur année de français. Il y avait aussi bien les filles chics et riches de Smith College et de Vassar que de nombreux GI's qui avaient fait trois ans sous l'uniforme et à qui étaient payés deux ans d'études. Je me suis fait des amitiés qui durent encore.

Nicolas Bouvier

A PORTEE DE LA MAIN

Genève, 1946.

Je reviens de Genève qui vit active à petit bruit. [...]

La capitale suisse, je ne la sentais ni ne l'entendais autour de moi, en bas de ma case d'hôtel. Il est vrai que mon pavé actuel est lisse, et son trafic dépend de voitures silencieuses. Une charrette à bras ramasse le matin les feuilles et les brindilles du petit square. Et les papiers? Non. Il n'y a pas de papiers par terre à Genève. La petite charrette à bras roule sur deux gros boas pneumatiques. Je ne vois de ma fenêtre, sur un lé de quai, à un angle de rue, que des automobiles miroitantes comme des pianos neufs.

Les premières semaines d'un long traitement comportent ensemble l'accalmie et l'exaspération, si je compte l'accablement pour calme. Il me suffisait de me rappeler des séjours, brefs, vieux de trente ans, à Genève, dans une pension de famille où des artistes de théâtre et de music-hall, comme moi modestement fournis de pécune, hantaient une table d'hôte. Un Genève tout rayé de pluie. Mes poches s'emplissaient d'altruistes cigarettes (je ne fume

pas), de petites montres en acier noir et en nickel, qui coûtaient bien dix francs pièces, dans le temps où le franc suisse équivalait au franc de France...

Revenue à Genève en 1946, j'y attendis, pendant qu'avril hésitant approchait, le retour d'une partie de mes forces. [...] Étais-je donc si réduite, qu'au début le mont d'argent dur, par-delà le Léman, ne m'apparut que comme une réplique des cartes postales? Il le faut croire, puisque le grand jet d'eau, issu du lac et qui brandi, roidi, constamment y retourne, je ne le regardais que comme un jouet majestueux, un épi, une semence éployée au vent, rebelle au vent. [...]

J'avais bien oublié mon Genève d'autrefois, puisqu'aux premières sorties en voiture, à la nuit d'avril tombante, je m'étonnai si fort que la ville fût ce lâcher de piétons, de cycles, de silencieuses voitures américaines, cette affluence sans vacarme, cette activité sans chocs, cette hâte sans confusion. Et surtout, quelle fête d'électricité, pour le plus grand étonnement de mes six années de réclusion parisienne au sein du bleu de cave, du noir de guerre, du rouge de lumignon. Un bain de lumière rose prodiguée changeait en viviers frémissants les cases, débordantes et ordonnées, des magasins agencés pour la victuaille, la dentelle, la chaussure et les parfums. Je ne cessais de m'étonner. Quoi, le chocolat à portée de la main,

et les gâteaux, dans les pâtisseries qu'on dépouille et n'épuise point? A portée de ma main, de ma bouche sevrée, le lait, le LAIT, pur, révérend, vendu à toute porte, le lait que la condition des «V», à Paris, dispense goutte à goutte et bleuâtre? Tout un chacun, moi comprise, peut ici s'asseoir dans un restaurant-jardin, ou chez le confiseur-glacier, et demander une tasse, deux, trois tasses de lait et les obtenir? Loisible à tous de le boire dans une coupe rouge à pois blancs, ou bleue comme la pervenche? Le boire invisible et sapide dans un grand gobelet de galalithe aussi blanc que lui? Le mander à n'importe quelle heure, dans ma chambre d'hôtel, glacé et privé d'expression, ou tiède et évocateur du pis satiné, le teinter de café, le varier, mousseux, échauffé de vanille, de sucre et de rhum? Je ne pourrai de longtemps me rassasier de voir le lait courir la ville aux mains des enfants dans une boîte bien fourbie, de le contempler jalonnant ma promenade sur roues, confié sans défense au portillon entrebâillé des chalets, balancé à une branche basse parmi les cerises vertes, déposé solitaire sur le petit mur de clôture et veillé par le chat !

A qui ne peut flâner sur un trottoir, se fier à des chances et des caprices de piéton, il n'est que des vues superficielles, de fuyantes cités, des édifices enrichis de séduisantes erreurs optiques. Non seulement je suis, d'ores et déjà, décidée à me contenter de celles-ci et celles-là,

mais je m'y encourage. Qu'ai-je à perdre? Plus rien. Au contraire. Les illusions accourent. Mais non, ceci n'est pas une tondeuse à haies, c'est le nouvel ustensile qui fait le café tout seul. Et ce joli objet d'une courbe si suave, non, ce n'est pas le support idéal pour polygonum grim pant, c'est un presse-pantalons. Car ici l'invention pratique fait merveilles. Certains magasins, qui s'intitulent modestement «quincaillerie», jusqu'à quand me seront-ils inaccessibles? Je voudrais du moins coller mon nez contre leurs vitres, m'enivrer de bois verni, de hêtre rosé, de fer émaillé et d'aluminium, tant l'ingéniosité suisse éveille, à leur vue, l'idée d'art et d'harmonie. Par contre, les magasins consacrés aux bibelots artistiques...

Colette

LE FAROUCHE ET LES SERMONNEURS

1er août - A Coligny, Genève. La maison est séparée par une grande pelouse de la villa Diodati où Byron écrivit une partie de *Childe Harold*. A vrai dire, au bout de la pelouse il y a un chemin qu'on ne voit pas et de l'autre côté, cette belle maison aux tuiles brunes. Hier, dans une des grandes rues de la ville, un jeune paysan en chemise à carreaux rouges et en culotte de cuir, et sur la tête un petit calot vermeil. Je crois n'avoir jamais vu de visage plus farouche. Ses yeux bleus, son air à la fois sauvage et colère lui donnaient une certaine beauté. Dans la foule morne et indifférente, il faisait songer à un animal échappé de ses montagnes. Il refusait le monde moderne avec un mépris éclatant.

[...]

Ce matin, à l'église qui est près de la gare, grande comme une cathédrale et pleine de gens très attentifs écoutant un sermon qui eût valu la peine d'être mieux écrit d'abord, mieux récité ensuite. Quelles pauvretés on débite du haut de la chaire, à Genève comme à Paris ! Je me demande si les protestants sont mieux partagés que nous.

[...]

4 août - Pensé hier en regardant autour de moi, dans les rues de cette ville : il y avait une fois une souris qui s'appelait la Suisse. Elle accoucha d'une montagne qui s'appelait l'Amérique.

Julien Green

NOMS DE RUES

La plus belle vue de Genève, c'est du coteau de Cologny qu'on la découvre, par un lent soir d'été, avec Jet d'eau tout blanc sur l'azur de la rade et soleil amical un moment suspendu au-dessus des montagnes. Au sommet de sa colline, l'ancienne cathédrale Saint-Pierre, où prêcha Calvin, dresse, silhouette chère aux Genevois, deux tours solides et une flèche bien pointue, que Rousseau, ni Frankenstein, ni Toepffer n'ont connue puisqu'elle ne date que de la fin du siècle dernier. En revanche, ils ont peut-être aimé les fontaines - celle du Grand Mézel, avec ses lions et ses dauphins, celle du Bourg-de-Four, celle de Longemalle, sur laquelle veille une cigogne, celle de Coutance, dont le murmure se mêle aujourd'hui aux rumeurs du marché.

Comme dans la plupart des villes de France où nous allons passer, certaines rues ont gardé des noms pittoresques: rue de Chantepoulet, Degrés-de-Poules, rue Chausse-Coq, place des Trois-Perdrix (que de volatiles !), rue Toutes-Ames, rue des Corps-Saints, rue du Purgatoire, rue d'Enfer - mais point de rue du Paradis. Et si Neuchâtel s'enorgueillit de sa rue des Ribaudes, Genève (allez savoir pourquoi) a débaptisé la rue des Belles Filles pour l'offrir à un homme

politique. Le souvenir des anciens métiers est heureusement conservé, à la Fusterie, à la rue des Cordiers, à la Corraterie (qui rappelle courses de chevaux et foires), à la Pélisserie, aux Chaudronniers (et il y en avait encore un dans ma jeunesse), à la rue de l'Indiennerie, à la rue de la Cité-de-la-Corderie, dont la pauvreté architecturale est largement compensée, à mon sens, par ce nom, ce nom à rallonges, qui évoque ensemble le Piranèse, Bramante et Le Corbusier.

N'oublions pas la Taconnerie. Doit-elle son nom à la famille Tacon, qui compta parmi les plus influentes de la Cité, ou bien au *tacon*, qui désignait autrefois le cuir employé par les cordonniers? A vous de choisir. Mais avant d'être Taconnerie, cette rue, ou cette place (on ne sait jamais très bien, à Genève, à quoi l'on a affaire) s'est appelée tour à tour place Notre-Dame-la-Neuve, place de la Fromagerie, rue du Marché au Blé. C'est dans ce quartier qu'on aperçoit, dès le retour des beaux jours, un monsieur alerte, sautillant même, fébrile parfois, dont le visage candide trahit tout ensemble l'anxiété la plus vive et l'allégresse la plus fervente: c'est le *sautier*, dont un grand hebdomadaire français a dit un jour qu'il avait pour seule fonction d'inscrire chaque année, sur une petite planche de bois, la date où s'épanouissait, promenade de la Treille, la première feuille d'un marronnier choisi entre

tous. Eh ! bien, je dis, moi, que pour ce seul geste (qui est de foi et d'amour), à cette Genève que l'on qualifie volontiers de froide, de maussade et de renfrognée, il sera beaucoup pardonné au Dernier Jour.

Louis Moutinot

AUX ETUVES

Après les quais, les quartiers clairs
(les réformés, les hôtels séculaires,
le beau lierre, les ascenseurs,
la main blanche du vendeur) :

Rue des Etuves ! ruisseau sale
pas romantique mais misère,
mais vie trop lourde à ras de terre,
cafés, tangos, le vin nous draine
par clans, copains sans air ni graines,
fumée et ciel bouché, volés
soleil et joie, l'amour moqué,
alors va la java,
on s'enfonce dans les pierres,
sont restés les jours d'épines,
les poings, les barreaux noirs, l'usine
et les dix heures journalières !

Point d'arbres, de fleurs, le vermouth,
le vin dur à la Chaumette, table-à-table
on se parle, l'accordéon, la guitare
dans le cerveau quel tintamarre
et quel sommeil, notre vie !
Le jour, le vent, la pluie pourrie,
le soleil parfois. Puis le soir
l'assommoir de ces musiques
sous les réclames électriques,
on se casse, on se coupe :

tailladés ! La nuit quelle troupe
Rue des Etuves tu regroupes !

Nuit de puits, hiver, barrières
à tout, plus bas les fondrières,
il faut durer, toujours sécher,
point de bouquets, de jours légers,
les os, le sang, les pas noués,
 mais toujours dans les yeux
 bouge, tourne un petit feu,
feu couvant, vent absent
mais que le vent se soulève,
que le feu grimpe, nom de Dieu,
 qu'est-ce qu'on peut
 (becs, bêtes crèvent)
 contre l'orage et la relève !

Jacques Chessex

PARCOURS

LA RUE DES ETUVES

C'est un souvenir. La rue existe toujours sur la rive droite entre la rue Rousseau et la place Saint-Gervais d'où la rue de la Tour-de-l'Île, franchissant les deux bras du Rhône, nous ramène à la place Bel-Air. On aperçoit en aval les halles de l'Île, puis l'édifice des Services Industriels. Mais elle n'a plus du tout la vie que je lui ai connue voici déjà 35 ans. Alors les bistrotts, devenus aujourd'hui boutiques diverses, se touchaient concurrents avec chacun leur accordéoniste lequel chantait parfois lui-même ou accompagnait une chanteuse. Nul espace pour danser. On venait là pour écouter ou pour attendre, boire un peu. De petites tables, pas trop de lumière, des conversations discrètes. Celles qui maintenaient la tradition des habituées de ce temps-là, sont maintenant sur les trottoirs autour de quelques grands hôtels à émirs ou congrès. Les juke-box ont fait disparaître les musiciens de taverne. Les dernières «salles de société» avec leurs photos de groupe, les tableaux de responsabilités, sont rénovées une à une. Il y a quelques années encore, un vieil italien venait régaler d'airs de mandoline les clients de certains restaurants à

proximité des théâtres. Il reste quelques baladins exotiques, pas toujours faux, et assez souvent dans le 12, seul tramway survivant parmi trolleys et bus, qui va de Carouge, vieille ville sarde (et même d'un peu plus loin maintenant), à Moillesullaz, l'entrée d'Annemasse, c'est-à-dire d'une frontière française à une autre frontière française, car le canton est presque une île en France, rattaché au reste de la Suisse par un pédoncule qui n'a que quelques kilomètres d'épaisseur, les montagnes que l'on voit tout autour par beau temps étant toutes en France, l'oeil franchissant constamment cette limite, donc dans ce 12 dont les trajets passent par les commerçantes rues basses entre la vieille ville et le lac qui devient le Rhône, avec leurs passages qui les font déborder sous les immeubles, les imprégner, dans ce 12 qui est une véritable épine dorsale sinueuse de la rive gauche, entre le Molard et les Roches, quelque jeune guitariste en mal d'argent de poche.

LA GARE DES EAUX-VIVES

C'est de là qu'on part pour Annemasse, l'Aubervilliers de Genève (ou si l'on préfère, le Tijuana de ce San Diego, le Juárez de cet El Paso). Un petit morceau de village français en pleine ville suisse : affiches françaises qui se décolorent, tickets, employés français. A côté, l'ancien buffet style chalet, à ornements de bois découpé. On y mange suisse, mais avec

quelques plats exotiques. Dans le train on traverse tranquillement les coulisses du paysage. On sent que le faubourg qui se prolonge change de nationalité. On dit en France voisine : « en Suisse, même la poussière est propre ». On rétorque, dans le quartier des Eaux-Vives : « en France, même le savon est sale ». Mais ne nous y trompons pas : les Bernois trouvent le canton de Genève terriblement contaminé par la France circonvoisine.

LES EAUX-VIVES

C'est-à-dire d'abord le quartier où j'ai habité plusieurs années avec ma fille harpiste. Ayant pris le 12, après mon cours ou séminaire, à la Place-Neuve ou au Rond-Point de Plainpalais, après avoir salué Bel-Air, Longemalle, Rive et Terrassière, je descendais à Villereuse pour traverser la place de Jargonnant, admirant à ma gauche la maison des paons avec ses coulis modern-style, à droite l'ancienne mairie des Eaux-Vives avec son horloge à aiguilles flamboyantes et sa tour, dans laquelle j'imaginai un appartement qui m'aurait convenu. J'enfilais la rue du Nant, c'est-à-dire du ruisseau, un garage, la poste, marchand de journaux, salon de thé, des vitrines dans lesquelles on vantait la profession de couvreur avec exposition de

beaux outils, et j'arrivais au 34 face à l'école ornée d'une bonne grosse généreuse sculpture métallique en forme de marteau. Il y a aussi une cheminée très élancée de section rectangulaire au pied de laquelle on avait peint une locomotive et l'entrée d'un tunnel. Les cris des enfants, la réglementation de la circulation aux heures d'entrée et de sortie, assez calme d'ailleurs, la rue s'arrêtant avec issue seulement sur la droite. On tombe sur les arbres d'une cité-jardin d'entre les deux guerres. Balcons-terrasses avec quelques plantes. De ma chambre j'apercevais les tours de la cathédrale, le Jura français de l'autre côté de l'aéroport. Mais c'est aussi le grand parc avec sa roseraie, bien sûr, ses restaurants, mais surtout ses arbres immenses, wellingtonias, séquoias, et tout un bouquet de hêtres pourpres vénérables qui apportent dans cette sophistication un morceau de forêt viscérale.

Michel Butor

LES DEUX BORDS

LA RUE DES EAUX-VIVES

En elle-même, je ne vois pas trop l'intérêt qu'elle peut avoir. Elle ressemble à cette interminable artère qui part de la place du Marché, à Tours, et gagne le Parc botanique (un des plus beaux qui soient), puis ce qui reste du château de Plessis-les-Tours où erre encore l'ombre terrible autant que magnifique du roi Louis XI. Notre rue des Eaux-Vives a quelques points communs avec l'autre: toutes deux commencent et finissent bien; elles ont des rues adjacentes pleines d'intérêt; enfin, elles ont chacune leur grand homme - quoique, à mon vif regret, je sois obligé de reconnaître que Louis XI avait plus de caractère que William Favre, héritier du domaine de la Grange.

Notre rue des Eaux-Vives part, comme il se doit, de la place du même nom. C'est un lieu assez curieux, plein de contrastes et qui a passablement évolué, du point de vue des moeurs sinon de l'architecture. Revenons à 1925. L'Eglise Saint-Joseph, non encore restaurée, avait l'air d'un sanctuaire minier, cueilli à Mons ou à Charleroi. Un petit air belge, en somme, et pas du tout vilain, modeste et populaire. Et d'ailleurs, qui s'y rendait dans cette

église? Non point des Wallons, naturellement, mais des Savoyards, surtout, qui tiennent le marché des Eaux-Vives encore aujourd'hui, Dieu merci! Tout de même, ils étaient plus nombreux. Aujourd'hui Saint-Joseph, remis sur la forme grâce à des artistes dont le talent est indiscutable, est devenu le foyer des catholiques enrichis de la cité. Abbés, prédicateurs, fidèles, tout est trié sur le volet. On n'a qu'à regarder les gens qui, au sortir de la messe, vont se répandre dans les cafés avoisinants. On a l'impression d'être des clochards. Tous ces petits enfants si bien habillés et si polis! Tous ces parents qui n'ont que Claudel et Daniel-Rops aux lèvres! On a honte. Montillet, où es-tu? Toi qui étais de notre bord !

Le mieux, c'est que l'autre bord a mal tourné aussi. Je parle du bord radical. Les Eaux-Vives ont toujours été son fief. Dans le temps, cependant, ce bord était composé de petits bourgeois issus du «Kulturkampf» et féroce­ment anticléricaux. Je me souviens de l'un d'eux, homme charmant s'il en fut et que ses compagnons, par antiphrase, avaient baptisé Mômier. Quand, le dimanche, il voyait sortir de l'église les pauvres ouailles de Saint-Joseph, il me poussait du coude et me disait avec indignation: « Regardez-les! Ils manifestent. » Mais les radicaux eaux-viviens de notre époque ont grandi eux aussi. Ils sont devenus réservés, résidentiels et très distingués. Autos, logements

rénovés, diplômes universitaires et le reste. Plus question d'anticléricalisme. Une odeur de Conseil municipal plane sur tout le quartier. Les épicerie, les cafés eux-mêmes ont pris l'air opulent.

Il est vrai que, naguère déjà, cette hypocrite rue des Eaux-Vives était résidentielle par ses rues adjacentes (toujours comme l'avenue tourangelle). Ainsi, dès 1900, elle comptait deux immeubles monstrueusement capitalistes: la Maison des paons, au début de la rue Pictet-de-Rochemont, et, sur le quai des Eaux-Vives, mais tout près de notre rue finissante, la Maison royale. L'une et l'autre, du point de vue esthétique, sont si abominables qu'elles en ont pris une sorte de sombre beauté. Ce serait un crime de les supprimer. [...]

Jean Marteau

AU BOUT DU TUNNEL, LE NOIR DES TITRES

L'Externat Sainte-Marie marque l'entrée de la rue du Valais, qu'enjambe, en son milieu, la voie du chemin de fer. A son approche, on s'écarte de l'habitat (longs murs, espaces désolés). Pour le promeneur qui explore une ville étrangère, c'est là le temps mort, les distances qu'on aurait bien voulu s'épargner. On est en train de se perdre. On s'est cru tout proche du but qu'on se proposait : on s'est trompé; on aurait mieux fait de prendre un autobus, ou un taxi. Mais le quartier est désert. Il faut payer son erreur : continuer à marcher, quand la fatigue vous gagne, sur un tracé ingrat. Rien d'intéressant à voir, pas d'endroit pour s'arrêter ni de verdure pour se reposer les yeux; nul café à l'horizon.

Je m'engage dans le tunnel, bien qu'il semble réservé aux voitures. Après le soleil, accablant, dans la rue qui peu à peu se creuse, entre les murs de pierre, c'est l'humidité, presque l'obscurité. La voûte suinte. Au moment d'entrer dans la grotte, la curiosité m'avait saisi, l'excitation de la découverte. Quelle fraîcheur agréable ! Mais bientôt l'humidité, le silence, le froid me gagnent. J'ai hâte de sortir de là, de retrouver le soleil, et je jette des regards avides

vers toutes les ouvertures qui communiquent avec l'extérieur.

La circulation aussi m'inquiète. Le bruit des voitures est amplifié par les voûtes, et dans l'obscurité, les automobilistes, qui se croient seuls, ne vont-ils pas perdre toute retenue, toute prudence, frôler les murs, sans voir qu'un malheureux passant s'y terre ?

Le tunnel n'est pas bien long. Me voici à nouveau au grand jour. Je hâte le pas. La rue du Valais oblique en direction de la rue de Montbrillant. A mi-chemin de la gare, je m'arrête au café de la Glycine. La porte s'ouvre sur une pièce qui, à première vue, semble appartenir à un appartement privé. Installés à une grande table, des immigrés tapent le carton, regardent la télévision, autour de quelques bouteilles de sinalco vides depuis longtemps.

Assis dans un coin, me faisant aussi discret que possible devant ma tasse de café, je saisis, pour me donner une contenance, la *Tribune*, montée sur une tige en bois, qui traîne à portée de ma main. Pourtant la confiance ne tarde pas à me gagner. Ce lieu minuscule, atteint par un détour imprévisible, inédit, me fait l'effet d'une découverte singulière.

J'ouvre le journal à la page locale. Elle porte un grand titre : Fusillade à Montbrillant : un mort et trois blessés. - Deux jeunes gangsters ouvrent le feu sur une patrouille de police - Un postier tué d'une balle dans la tête - Deux

gendarmes grièvement blessés.

Montbrillant, c'est précisément le lieu où je me trouve. Ces rues désertes, ce café caché sous une glycine en fleurs, ces gens qui, à trois heures de l'après-midi, jouent aux cartes en silence. Et dans cet espace sans parole, l'imprimé jette soudain le vacarme de ses mots, l'encre noire de ses titres. Je voulais sentir par moi-même le poids des paysages, le sens des couleurs et la valeur de l'instant, que déjà d'autres s'emparent du lieu et le tournent à leur usage.

Luc Weibel

ADIEU

Je cherchai sur la carte de Genève l'emplacement des cimetières et consultai à ce sujet le gérant de l'hôtel, afin que María puisse prendre une décision. Mais les amis médecins, l'un après l'autre, téléphonèrent pour nous suggérer Plain-Palais, la nécropole des hommes illustres. Il fallait obtenir l'accord des autorités et, pour cela, que les membres conseillers de la mairie se réunissent, ce qui se révéla impossible avant le lundi. Au reste, on pouvait craindre que le prestige de Borges n'eût point atteint leur cercle, ou qu'ils refusent que Plain-Palais l'accueille à cause de sa condition d'étranger. Mais, le lundi matin, grâce peut-être aux journaux du monde entier qui annonçaient en première page la mort de l'écrivain, on appela pour inviter à choisir l'emplacement.

Avant leur jonction, l'Arve et le Rhône enserrant un quartier proche de la vieille ville, plat, sans charme. Cependant, à peine la grille du cimetière poussée, le vert tendre et unanime de la pelouse de gazon triomphe des tombes assez distantes les unes des autres; et d'une discrétion extrême, souvent réduites à une croix et une pierre tombale, au ras du sol, gravée d'un nom et des dates fatales.

María aperçut-elle la masse obscure et

ronde de l'if, l'arbre si solitaire qu'on le dirait unique de son espèce? Millénaire, d'une durée défiant celle d'une langue, d'une littérature, le plus ancien des arbres, et habitant la planète bien avant l'homme, dressé, selon la mythologie, au centre de l'univers, et dont la cime, vaste comme le jour, se fond dans le contour du ciel où autrefois séjournèrent les dieux.

J'ignorais ces choses que María, sans doute, connaissait, car sans la moindre hésitation elle demanda au responsable du lieu si l'on pouvait creuser la sépulture sous la coupole que formait le feuillage. Le fossoyeur lui expliqua alors que les racines de l'«arbre cosmique» finiraient un jour par soulever le cercueil. Ainsi fut-il décidé de l'écartier de quelques pas.

Une tombe nous intriguait, de biais à une trentaine de mètres, un rectangle d'ogives rouillées à peine plus hautes que l'herbe. Jean Calvin y reposait. Borges avait fait ses études au collège Jean-Calvin. Non peut-être sans quelque couleur d'injustice, je pensai que tout dans la nature balance entre le Bien et le Mal, et que dans ce carré de terre amène, cette émanation du Mal qui y résidait serait enfin contrée par un juste, et l'indispensable symétrie, rétablie.

Hector Bianciotti

Prix François Courvoisier

LA NUIT DES DEMONS DE MANU

Toute la question était de savoir si une ville peut nous posséder. On dit que là-bas, aux Amériques, l'inverse est vrai. Qu'on peut posséder une ville. Que des nababs s'offrent des cités auxquelles ils donnent leur nom, Moiville, Egocité, tout ça. Et qu'après, les habitants de leur ville sont possédés, forcément. Moi, c'est différent, je voulais savoir si une ville peut nous posséder.

Quatre heures qu'on en parlait. Manu, déchaîné, comme toujours. Moi, plutôt en touche. Evaporé le cognac. Du paradis à trois cents balles le flacon, un vrai gâchis.

- Si la ville te saisit, avec ses démons, t'es mort, disait Manu, en proie aux siens.
- Oui, mais c'est quoi, ses démons? la ramenai-je.
- C'est les sorts qu'elle te jette, qu'il disait Manu.

On en était donc là, à retisser la cité. On comptait tout. Les fils du téléphone, le kilométrage des égouts, les sens interdits, les voies uniques, les cimetières, les cafés, les cliniques, les toubibs, les banques, études, écoles, sculptures...

- Arrête, t'es nase.

Manu se pencha, l'air inspiré, pour expliquer.

- Une ville, c'est des ombres.

J'étais pas plus avancé. Mais Manu insistait :

- Et ces ombres, c'est ta mort. C'est le passé de la ville qui vient te hanter. Elle se venge, la ville. C'est la campagne qui n'aime pas qu'on la casse pour faire des villes, tu comprends ? Regarde ce qu'ils ont fait, avec les bagnoles. Les parkings. Les buildings. Un jour, ta ville, elle va se venger. Un barrage va péter, la cathédrale va s'effondrer, ou quelque chose comme ça.

J'objectais qu'une ville, c'est des marchés, des commerces, des échanges. C'est la vie ! Posez un pont sur le Rhône, puis c'est trois échoppes qui s'agglutinent, et c'est un patelin qui émerge. Une bourgade qui se développe, et bientôt une cité qui paraît... C'est ça ma ville. Moi, je lui disais, l'histoire ne me fait pas peur : c'est pas des ombres, c'est de la mémoire. C'est riche, une mémoire. J'ai pas peur des ombres.

Quatre heures que ça durait, et l'autre qui flippait. C'était l'heure d'aller au lit.

Séparément. Il avait l'oeil mouillé du chien heureux mais l'échine courbée du type qui porte le monde. Trop pour lui. Déjà une ville, il ne la supporte pas, l'alcool non plus.

- Allons dormir. J'te raccompagne, fis-je du ton déterminé de celui à qui on ne la fait pas.

Pour la forme, il protesta un peu. Attends encore

un peu, il a dit. Mais la bouteille vidée, plus rien ne le retenait. Pas moi, en tout cas. Pour autant, j'allais pas le laisser seul avec ses démons à lui, dans la cité qui lui faisait si peur - et que j'aime d'amour, moi.

Avenue du Mail, ça circulait encore. Une sirène au loin rappelait que la caserne des Bains ne dort jamais. Toujours sur le pont, les pompemars.

Lui : - Marche pas si près des murs.

Moi : - Mais t'as peur de quoi, au juste ?

La réponse correcte eût été : «de tout». Mais il en avait une autre.

- L'Italie a perdu, ce soir.

C'était vrai. Un match de foot, je ne sais pas quoi, je ne connais rien au foot. Mais du foot, c'est sûr. Le son diffus des commentaires de foot a sa tonalité propre, quand il s'échappe des logis. Pas comme le tennis ou la F1. C'est un rythme à part. Donc je savais que c'était du foot, ce soir. Et l'Italie, aussi : j'avais vu des drapeaux aux fenêtres. La clameur rythmait le match dans tout le quartier. Comme le flux et le reflux. Hurlement de joie vers 21 heures, avec sonneries, trompes et klaxons; puis quarante minutes plus tard, hululement de désespoir sur les toits et dans les allées : la Botte avait pris un but, c'est sûr. Juste le long râle des tifosi. Pas de klaxons, ce coup-ci. Vingt minutes plus tard, désespérance dans tout le quartier : les

Ritals avaient perdu. Pas besoin de voir le match, on avait le résultat. N'y a que les Italiens et les Brésiliens pour vibrer comme ça par soir de match.

- Tu t'intéresses au foot, maintenant ?
- Les Italiens, quand ils perdent, ils balancent les télévisions par la fenêtre.

J'avais bien entendu une histoire comme ça. Mais je n'avais jamais vu passer une télé par-dessus bord, non, ça, jamais. Je le lui dis.

- Eh bien, imagine que ce soit la première, ce soir, et que tu te la prennes sur la tronche !

J'y croyais pas. Lui, si.

- Eloigne-toi de la façade.

C'était la nuit pleine. Mais de la lumière, c'est vrai, il y en avait partout.

J'aime bien voir par les fenêtres. En fait, on ne voit pas grand-chose, surtout en altitude. Les rideaux, les lampes, un sommet de bibliothèque, des tableaux ou des posters. J'aime bien. Derrière chaque fenêtre, il y a une histoire. Des gens. Qui vivent, mangent, parlent, pensent, baisent, font leurs comptes, je ne sais pas, moi, des gens. Qui vivent des vies de gens. Et qui ne défenestrent pas les téléviseurs. Mais bon ! Pour faire plaisir à Manu, je m'éloignais des façades. Comme ça. Je voyais mieux les gens, ça me plaisait aussi.

Une femme arrosait un géranium. Un type faisait la vaisselle sous un néon glauque. Sur un balcon de fer forgé, j'entrevis plus loin un vrai

jardin botanique : des tournesols, des plantes immenses dont je ne connais pas le nom, et du cannabis - ça je sais le reconnaître. C'est beau le cannabis. Mauvaise réputation, mais jolie plante.

* * *

Le danger ne venait pas des fenêtres. Mais de la rue. A force de marcher en lisière du trottoir comme sur un film, Manu a glissé juste au moment où passait le camion. Le maousse a dévié légèrement et poussé un klaxon rauque. Manu a beuglé. Plus de peur que de mal, comme on dit. Mais une frousse d'enfer. Il s'en était pas fallu de beaucoup.

- Viens, on traverse. C'est dangereux ici.

Alors oui, on a traversé. Traversé l'avenue, puis traversé la plaine, cet espace que se partagent, le jour, les marchés - et la nuit les forains et les chiens du quartier. Un espace non construit au coeur de la ville. Incroyable. Un legs qui nargue les banques d'en face : non, ici, on ne bâtit pas. Le donateur l'a voulu ainsi. La Ville respecte son choix. Pas de tours, juste du vide, c'est agréable, un peu de vide au coeur de la ville. Manu rentra les épaules.

- Regarde ces deux-là. On va se faire attaquer.

Commençait à me les gonfler, Manu, avec ses craintes et ses obsessions. C'est vrai qu'ils

avaient l'air pas vraiment net, les mecs. Et le réverbère qui ne fonctionnait pas. Encore un peu, il allait me dire qu'ils l'avaient cassé exprès.

- Tu trouves normal qu'ils glandent juste sous la lampe éteinte ? qu'il me sortit.

- T'affole pas. On n'est pas clairs non plus.

Longue respiration. Il s'est déplié, on a bombé le torse et regardé droit devant nous, tous les deux. L'air de ceux qui savent exactement ce qu'ils font, où ils vont, et qui ont des ressources. Des poings, je veux dire. Et on les a dépassés sans encombres. Un regard. En fait, c'était un mec et une gonze, mais la fille, de loin, elle ressemblait à un homme. Et ils avaient l'air de bien s'entendre. D'être bien ensemble. On ne les intéressait pas.

- Tu vois, tu flippes pour rien.

- On n'est pas encore à la maison.

- Tu sais ce que je crois ?

- Tu vas me le dire.

- T'es vraiment possédé.

* * *

C'est place Neuve que ça a commencé de mal tourner. Dans sa tête, il devait entendre comme des cliquetis, Manu. Il a voulu s'arrêter un peu et fumer une sèche. Il n'aime pas fumer en marchant, qu'il a dit, alors il a demandé une pause. Bon, on a fait la pause. Là, assis sur les marches du Grand-Théâtre. Au loin, une voiture

de flics a passé à douce allure. Deux paires d'yeux ont scintillé comme des perles noires. Dans notre direction, bien sûr. Juste pour rappeler à la ville qu'elle est bien surveillée, et nous tout particulièrement.

Elle est belle, cette place. Le conservatoire, l'opéra, le musée Rath, un peu austère, style helléno-calviniste. Aujourd'hui, les musées, on les construit autrement. A l'époque, on y exposait le passé. Aujourd'hui, on y dessine l'avenir. La place : une échappée s'ouvrant sur les grilles du parc des Bastions, en face, imposantes avec leurs pives dorées.

Et la statue. Le général Dufour qui tend son bras. Un général à l'ancienne : savant et soldat, ingénieur et chef de guerre - et cartographe pour faire la synthèse. Quand les catholiques et les protestants ont voulu s'étriper, il a calmé le jeu. C'est plus compliqué que ça mais c'est ce dont je me souviens. C'est loin, l'école. Alors pour le remercier, ce général, on lui a érigé une statue en majesté.

Le Général. A l'ombre de son bras tendu, j'ai vu, un 21 juin, jour de l'été et de la fête de la musique, j'ai vu un groupe rock, le Beau Lac de Bâle. C'était marrant, cette image. Les pompom girls sous le museau de l'alezan. La place était noire de monde. Noire. Ombre. Panique de Manu.

- Il bouge !
- Quoi, il bouge ? Qui bouge ?

- Le général !

Putain, l'aurait pas dû boire comme ça.

- Ecoute le galop ! Il bouge, le Général !

Regarde le socle : il se taille ! Le cheval !

- Bon écoute, nous, on se taille aussi.

- Oui, mais fonce !

Il m'a pris le bras et il a dératé. Forcément, j'ai fait pareil. On a couraté jusque de l'autre côté de la place, à l'orée du parc.

- T'as vu la statue ? Je te dis qu'elle vit.

Elle a une âme. C'est ça, les démons de la ville. On croit que le bronze est figé, mais c'est pas du bronze, c'est de la chair. De la chair de bronze. Je te dis que le Général, le soir, il se balade. Vaut mieux ne pas être dans les parages. C'est vite arrivé, un coup de sabot !

J'avais de la peine pour lui. Un type formidable, Manus. Mais Viala, Burroughs, Ginsberg, Gainsbourg, Bukowski, c'étaient aussi des types formidables. Apollinaire aussi, sûrement, mais lui, je l'ai pas connu. Triste Manus. Je compris que ces yeux mouillés, c'était de la poésie à l'état pur, mais ça ressemblait bien à de la pure panique. Comme le fil blanc et le fil noir : à la tombée de la nuit on ne les distingue plus...

- Viens, on va traverser le parc.

Il habitait dans le coin, en lisière de vieille-ville. Un petit appart' dans les combles. Il vivait dans une vraie bibliothèque; je crois bien qu'il y en avait jusque sous les sommiers, des livres. Une

tanière, une chapelle, un mausolée, sa joie.

- Fait gaffe, elles sont électrofilées, les grilles.

Manquait plus que ça. Et pourquoi pas les hélicoptères d'*Apocalypse Now* ? J'ai fait mine d'être bien prudent. Je lui tenais le bras : c'était mon tour maintenant, pour lui montrer que j'étais bien d'accord avec lui, qu'on allait faire attention, qu'il n'avait rien à craindre. L'union fait la force, je lui dis comme ça. Ses yeux fous, j'avais rien remarqué. C'était dingue.

- Fais gaffe aussi à la bande des quatre. Parfois, ils rôdent.

La bande des quatre. Je croyais qu'il parlait de la veuve Mao et de ses acolytes; lui c'est les réformateurs qu'il avait à présent dans le trouillomètre.

- T'en fais pas, on sera très prudents, fis-je d'une voix maternelle.

On n'a pas traversé le parc. Comme ça, on n'a rien risqué. Pas de mauvaise rencontre avec Calvin, Bèze, Knox et leurs potes. Ils sont restés sagement vissés à leur mur et nous, on a rasé la grille - en respectant la distance de sécurité, à cause de l'électricité.

Il m'a encore fait le coup deux ou trois fois. A la hauteur du Palais Eynard, la Mairie, il m'a raconté Belphégor. En rasant l'Athénée, il m'a juré que les insectes qui donnent leur nom à la salle des Abeilles, ils attaquent parfois les passants, comme ça, en essaim.

- Tu comprends, leur miel, elles le font du suc des contribuables. Elles leur pompent le sang.

C'est l'incarnation discrète des vampires, les abeilles. Elles aussi, elles possèdent la ville. Moi, j'avais toujours cru que c'était parce qu'il y avait des abeilles peintes au plafond qu'on l'appelait comme ça, la salle des Abeilles. Et Manu, c'est une grosse araignée qu'il avait au plafond. Je m'en doutais mais à présent, ça devenait clair. C'est fou la peine que cela me faisait.

Les ombres, les chevaux, les théologiens, la lune qui était pleine - évidemment ! - tout tournait dans son esprit comme du linge à l'essorage, sauf que la crasse ne partait pas, elle s'accumulait sur les tuyaux.

* * *

Encore deux ou trois rues et on était chez lui. Pour sûr que j'allais pas monter. Mais je voulais le déposer à bon port, tout de même. Et finir la conversation avant de le laisser seul avec ses enfers. Boucler la boucle. J'essayais quand même de le raisonner.

- Tu sais, je ne crois pas qu'une ville nous possède. On la construit, on l'érige, on la développe, on la nourrit - et elle nous le rend - mais elle ne nous possède pas.

Téméraire, j'osais même :

- C'est notre tête qui nous possède. L'Esprit, tu comprends.

Bien sûr qu'il avait compris. Mais il n'en démordait pas.

- La ville, elle nous tue, si elle veut. On lui donne tout et elle nous brise, si on n'y prend pas garde. Elle veut de l'harmonie, la ville. Les hommes cherchent le profit, le rendement, ils la lézardent et ne la respectent pas. Ils ne respectent ni le sol sur lequel ils construisent, ni l'équilibre des forces, et encore moins des hommes. Alors, elle se révolte, la ville. Tu lui donnes de l'eau et les canalisations sautent. Tu lui offres des arbres et ils crèvent. Tu construis en bois et tout brûle. Tu fabriques des héros et ils se croient tout permis. La nuit, la ville, elle bruisse. Mais écoute. Ecoute!

J'écoutais. La circulation au loin. Quelques éclats de voix. Une musique syncopée, étouffée par la distance; quelqu'un faisait la fête, pas loin. Une sirène, encore. D'abord lointaine, puis de plus en plus proche. Des pompiers à toute allure, vite engouffrés dans une ruelle, et le son qui s'évanouit avec la vision des camions bientôt disparus. Pas que les sons d'ailleurs. Le bleu des gyrophares, aussi. Murnau en noir et bleu.

- Les ombres de la ville.

Et l'odeur rassurante des feux de bois. Il y a des

cheminées, en vieille-ville. C'est agréable, les cheminées.

Sauf qu'on était en août et qu'il faisait vingt-cinq degrés.

- Allez, t'es arrivé. Sans encombre, tu vois bien !

Encore un angle de rue. Peut-être trente mètres, pas plus. Je voulais l'embrasser mais l'angoisse m'étreignit avant ses bras tremblants. Les reflets bleus et saccadés sur les vitres. Ils devaient avoir passé. Ils étaient toujours là. Des éclats de voix. Le grésillement des radios. On ne voyait rien mais j'avais compris. Les pompiers. Quelque part dans la rue, ça cramait. Dans sa rue.

- Les démons !

* * *

Je n'ai jamais su qui avait tué Manu. Ou quoi, il avait forcé les barrages et dévalé quatre à quatre, m'a-t-on dit, les escaliers dans lesquels couraient les tuyaux. J'attendais pétrifié, et lui, bousculant tout sur son passage, avait filé dans la torpeur. J'avais gueulé, en vain. A l'étage, on avait voulu le maîtriser, il avait envoyé tout le monde valdinguer. Une force surhumaine, avait témoigné l'officier de service, le lendemain, dans les pages locales du Clairon. Ses livres avaient brûlé comme le bûcher de Servet. Le bois

fatigué n'avait pas résisté. Des combles dont il avait fait sa tanière, il ne restait qu'un trou béant, une ouverture sur le vide, noire comme les chicots d'une babouchka dévitaminée. Sa collection de bouquins, ses Jules Verne première édition, ses dicos imprimés du vivant de Littré, la vie de Blaise Pascal publiée par sa soeur, les traités, ses grimoires, les dessins originaux de Le Corbusier, « ce maudit né de la ville et qui voulait la raser », disait-il; de sa vie et de l'histoire dont il gardait des traces, il ne restait que les gravats dont il s'était recouvert, comme Job l'avait fait de cendre.

On a dit qu'une poutre s'était détachée et lui avait fracassé le crâne. Sûr que ça avait dû faire un sacré ramdam dans la cervelle.

C'est vrai : je n'ai jamais su ce qui avait tué Manu. Ou quoi.

La poutre, peut-être. Mais qui donc avait manié la poutre ? Le feu ? L'esprit de Manu ? La fatalité ? Quelque démon auquel je n'ai jamais cru ?

On a aussi dit que l'immeuble était insalubre, que les propriétaires avaient des responsabilités et peut-être même les autorités. Les possédants. La ville.

Possédée ? Qui donc ?

Je ne le saurai jamais.

André Klopmann

Rainer Maria **RILKE**, lettre à la princesse de Thurn et Taxis, 19 août 1920.

Robert **MUSIL**, lettre à Barbara Church, 4 mai 1941.

Nicolas **BOUVIER**, extrait de *Routes et déroutes, entretiens avec Irène Lichtenstein-Fall*, Metropolis, 1992.

COLETTE, extrait [1946] de *Le Fanal bleu*, Ferenczi, 1949.

Julien **GREEN**, extraits de son *Journal 1954*.

Louis **MOUTINOT**, extrait de *Le Promeneur éveillé : Genève-Biarritz à pied*, L'Aire, 1988.

Jacques **CHESSEX**, « *Aux Étuves* », Editions Jeune Poésie, Genève, 1956.

Michel **BUTOR**, extraits de *Transit B*, Gallimard, 1992.

Jean **MARTEAU**, extrait de *Les Chemins de Genève* (1963), in *Œuvres complètes*, t. III, Slatkine, 1994.

Luc **WEIBEL**, extrait de *Le Promeneur*, Zoé, 1982.

Hector **BIANCIOTTI**, extrait de *Comme la trace de l'oiseau dans l'air*, Grasset, 1999.

* * *

Prix François Courvoisier 2001

nouvelle sur le thème de « la ville »

André **KLOPMANN**, *La nuit des démons de Manu*

SOCIETE GENEVOISE DES ECRIVAINS

AFFILIÉE À L'INSTITUT NATIONAL GENEVOIS

21 chemin de Roches
case postale 31
1211 GENEVE 17

Choix de textes effectué par Fanny Mouchet et Guy Poitry

Lu le 22 septembre 2001 par Nathalie Cuenet et Julien George au
Centre d'Arts appliqués contemporains, Halles de l'Île.

Cette publication de la Société Genevoise des Ecrivains a reçu le
soutien de la Fureur de Lire et de la Ville de Genève.